

HIER SOIR, PREMIÈRE

de l'«Hamlet»

d'André Gide

PAR PIERRE LAGARDE

«HAMLET», dans l'œuvre de Shakespeare, fait un peu figure de plaque tournante. Toutes les voies s'y rencontrent et s'y croisent : les spéculations de l'esprit, le lyrisme tout ensemble le plus sensible et le plus verbal, les fureurs et les subtilités de la passion, une outrance de l'action qui s'épanouit en mélodrame après avoir été lentement élaborée et mûrie, une phosphorescence de poésie surtout, qui enveloppe le texte et la pensée, tantôt les gaine de brume, tantôt les vêt d'un rayonnement, d'un éclat, d'un halo d'astre.

On conçoit que de grands écrivains, s'attachent à nous restituer cette intrigue, ce climat, ce dialogue, et que de grands comédiens soient fascinés par ce personnage. Pour les uns comme pour les autres c'est une aventure pleine de périls et riche d'enchantements.

La traduction de M. André Gide est d'une extrême fidélité. Elle épouse le style de Shakespeare, parvient à nous en rendre le rythme et parfois jusqu'aux assonances. Par respect, il a fui les tentations d'une adaptation plus libre s'est délibérément lié à son modèle, mettant tout son art à chercher de précises équivalences et à nous rendre sensibles les sinuosités, les volte-face, les rebondissements du texte, la valeur des images, les singularités et la magie de l'écriture. Loin d'atténuer certains écarts de langage, il ne bute pas devant les mots. Certains s'étonneront peut-être d'entendre parler de « copains » ou de « chopine » à boire quand ils viennent d'être conduits aux cimes de la philosophie. Rien pourtant n'est plus authentique, et si Shakespeare avait écrit en français, il l'eût fait sans doute de cette même plume, de cette même encre.

Quant à Jean-Louis Barrault, il a composé, imposé une extraordinaire figure d'Hamlet. Fièvres, violences contenues ou éclatées, inquiétudes de l'âme, vertiges de l'esprit, il exprime les aspects contradictoires et l'unké profonde du personnage avec une intelligence, une mesure, une autorité qui déjouent tous les pièges du rôle. Il a comprise et fait comprendre que le drame essentiel d'Hamlet est moins dans la vengeance dictée et accomplie que dans l'hésitation, dans cette sorte de complexe d'impuissance qui le paralyse et le détermine. « Etre ou ne pas être », dit le jeune prince noir. « Agir ou ne pas agir », ne cesse-t-il de penser. Tout le ressort de l'action est là, tendu et ramassé, force en puissance qui ne se libérera qu'avec le paroxysme des dernières scènes et cette soudaine jonchée de cadavres.

Avouerai-je que j'ai moins aimé Pierre Renoir et Jacqueline Bouvier ? Celle-ci est une Ophélie ravissante, mais qui demeure froide, un peu guindée. Les paroles ne semblent pas fleurir spontanément sur ses lèvres, même dans le désordre de la folie. Heureusement, elle compense cela par une émouvante pureté. Quant à Renoir, malgré sa couronne de roi, il manque de majesté. La reine Gertrude en a davantage, que personnifie Marie-Hélène Dasté ; mais il est bien difficile d'éclairer ce personnage, un des plus conventionnels de cette tragédie.

Par contre, André Ruinet a campé un Polonius de grand style, rond, jovial, sans lourdeur ni trivialité, et Georges Le Roy est un spectre saisissant lorsqu'il s'avance dans la nuit, accompagné par ce tam-tam rond et rituel de tambour nègre et cette note stridente et prolongée voulus par Arthur Honegger. Il serait injuste de ne pas mettre également à l'honneur Jean Desailly, parfait Horatio.

Comédien prestigieux, Jean-Louis Barrault est aussi le met-



Dans « Hamlet », Jacqueline Bouvier joue Ophélie, la douce et pauvre folle.

teur en scène d'« Hamlet ». On ne l'indique pas dans le programme, mais tout le monde le sait. Ne le saurait-on pas qu'on le devinerait, à cette façon de distribuer les masses, d'ordonner les mouvements, de construire l'atmosphère et de traiter certaines scènes exactement comme des ballets. Dans cette présentation, le côté spectaculaire a son importance, et les costumes, les décors d'André Masson participent utilement à l'ensemble. Il a su tirer un excellent parti des rideaux, des velours et des lumières, et certains des costumes sont d'une ingéniosité éloquentes. Mais pourquoi avoir brossé pour le dernier tableau cette toile de fond presque cubiste, aux couleurs agressives ? Pourquoi avoir tant chargé l'uniforme paradoxal de Fortinbras ? Danger de ces apothéoses trop volontaires. N'y eût-il sur la scène tous ces cadavres étendus, on se croirait, bien loin d'Hamlet et de Shakespeare, soudainement transporté sur le plateau des Folies-Bergères.